
Frédéric Le Moal, *Histoire du fascisme*, Paris, Perrin,
2018, 425 p.

Ralph Schor



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/11665>

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2019

Pagination : 271-272

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Ralph Schor, « Frédéric Le Moal, *Histoire du fascisme*, Paris, Perrin, 2018, 425 p. », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 98 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 22 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/11665>

Ce document a été généré automatiquement le 22 mars 2020.

© Tous droits réservés

Frédéric Le Moal, *Histoire du fascisme*, Paris, Perrin, 2018, 425 p.

Ralph Schor

- 1 Frédéric Le Moal, spécialiste de l'Italie, propose une nouvelle histoire du fascisme. Son projet ne consiste pas à livrer des faits inédits, ceux-ci étant généralement bien établis, mais à donner une interprétation du mouvement mussolinien.
- 2 L'auteur insiste à juste titre sur la diversité des sources auxquelles s'alimenta le fascisme et donc sur la complexité du phénomène. Ainsi sont passés en revue les emprunts faits à Rousseau, Nietzsche, Sorel, Marx, au *Risorgimento*, au mazzinisme, au garibaldisme, au futurisme, surtout la référence constante à la Révolution française et principalement à sa composante jacobine. La Grande Guerre posa les cadres d'un État totalitaire, introduisit les masses comme acteur majeur et engendra une culture mêlant nationalisme et amertume due à la « victoire mutilée ». Dans ce jeu d'influences, Frédéric Le Moal accorde une place essentielle à la Révolution française qui constitue, selon lui, la plus importante matrice du fascisme. Certes, reconnaît-il, Mussolini rejetait certains points du legs révolutionnaire français comme l'individualisme égalitaire ou la défense des droits de l'homme. Mais, ceci posé, l'auteur recense soigneusement les nombreuses citations par lesquelles le Duce avouait ce qu'il devait à Robespierre et à ses amis jacobins. Frédéric Le Moal insiste sur l'idée selon laquelle le fascisme ne voyait pas le peuple comme une addition d'individus autonomes, mais comme un rassemblement indifférencié conduisant, selon l'expression de Rousseau, à « transporter le moi dans l'unité commune ». De là découlait la construction d'un État totalitaire dans lequel le parti unique était subordonné aux structures étatiques. Le totalitarisme se traduisit dans la création d'organisations d'encadrement social comme le *Dopolavoro* ou l'*Opera nazionale Balilla*, la fascisation de l'enseignement, le corporatisme et même l'imposition d'un calendrier fasciste, descendant direct du calendrier révolutionnaire français. En vérité, souligne l'auteur, Mussolini ne renia jamais son socialisme initial et s'attacha méthodiquement à mettre en place les cadres d'une révolution politique, sociale, culturelle et anthropologique. Mussolini voulait en effet construire un homme nouveau. Certes le Duce, peint comme fondamentalement

hostile au christianisme, religion des faibles, ne put dégager la société italienne de son enveloppe catholique, très ancrée dans le pays, mais il essaya d'avancer dans les autres domaines. Aussi fut-il soutenu et influencé par les futuristes qui voulaient se libérer du passé et célébraient la modernité, le progrès, la vitesse, le sport, la violence. À cet égard, le fascisme n'était pas un parti tourné vers la réflexion théorique, mais, selon les termes du Duce, « une organisation de combat » tendant « plus qu'au prosélytisme... à l'action ». Le squadrisme, rejetant la médiation électorale, réglait directement les problèmes, à la base, par la violence. L'auteur note *in fine* que le fascisme pur n'apparut guère cohérent avec sa source révolutionnaire que dans les derniers mois de son existence, lors de l'épisode éphémère de la République de Salò, quand eurent disparu la monarchie et les cadres anciens, quand Pavolini essaya de revenir à un fascisme prolétaire et jacobin et voulut socialiser les entreprises.

- 3 Cette dernière observation conduit à nuancer la thèse de Frédéric Le Moal. En effet, le fascisme ne devint réellement lui-même, chimiquement pur, fidèle aux ambitions révolutionnaires qui lui sont prêtées, qu'au moment de son agonie, quand il ne représenta plus rien, quand Mussolini, malade et dépressif, souvent aboulique, laissa se déchaîner la violence de ses amis. Au contraire, durant les vingt années de véritable pouvoir, le Duce ne cessa de tenir le squadrisme en laisse, ce mouvement lui inspirant, comme dit Frédéric Le Moal, une « méfiance viscérale » (p. 89). De même, durant la même période, Mussolini surveilla attentivement son vieux rival Federzoni, apôtre du fascisme dur. Le maître de l'Italie, tout en instituant une dictature et le culte de la personnalité, ménagea soigneusement les contre-pouvoirs qu'étaient la monarchie, l'Église, l'armée, la bourgeoisie industrielle. Précaution tactique, précise l'auteur qui tient à enraciner solidement le fascisme dans la tradition révolutionnaire. Cependant cette thèse semble contredite par bien d'autres aspects du régime comme l'exaltation des traditions et de la Rome antique, la défense de l'ordre moral, de la société patriarcale, du monde rural et de ses valeurs, le maintien du pouvoir représenté par le capital, les mesures prises pour supprimer la lutte des classes, la relative liberté laissée aux intellectuels et aux artistes. L'auteur évoque souvent la modération personnelle de Mussolini, son art du compromis et du jeu de bascule, aussi bien à l'intérieur que dans le domaine de la politique extérieure. Mussolini ou l'anti-Robespierre. Prudence tactique ? Les précautions semblent bien nombreuses chez un homme qui détenait tant de pouvoirs.
- 4 Frédéric Le Moal rappelle fortement que le fascisme se distingue de la pensée purement réactionnaire. Certes, mais il y a longtemps que les historiens sérieux ont établi une nette différence entre le fascisme et le maurrassisme, le franquisme, le salazarisme. À trop vouloir tirer le système mussolinien vers la gauche, à l'aide d'arguments parfois fondés, l'auteur finit par quasiment nier la complexité du mouvement qu'il étudie et par minorer ou oublier les emprunts faits par le fascisme aux droites. Le livre offre de nombreuses références mais il présente un plaidoyer qui perd de sa force en étant trop univoque.

AUTEUR

RALPH SCHOR

Université Côte-d'Azur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine (CMMC)